

L'AFFICHE DU MOIS

CHANSONS

LEO FERRE A L'OLYMPIA

C'EST FANTASTIQUE, NON...



Christian DUCASSE

Deux semaines à l'Olympia, un nouveau disque (avec des textes de Jean-Roger Caussimon) Ferré-la-Joie, Ferré-l'amour, Ferré-l'anarchie n'arrête pas. C'est fantastique, non ?

Jean-Claude IZZO

EN 1954, l'Olympia programait Joséphine Baker, avec en «vedette américaine», Léo Ferré. Trente ans après d'une carrière en lion solitaire, Léo Ferré vient, sur cette même scène, secouer sa crinière et lacher sur nous ses mots-fautes.

Baudelaire, s'il vivait aujourd'hui, en cette fin de siècle régie par le Capital et le Code pénal, lui ressemblerait comme un frère, couvrant de Fleurs du mal des plaques et des plaques de vinyl plutôt que des rames de papier arche. Dans la rue, la poésie...

A cette école-là de la poésie, on se bat. Pour Ferré,

se battre c'est travailler, sans cesse. Parce qu'à chaque seconde, «il est de toute première instance...» de crier, de jouir, d'aimer.

«C'est aussi mon métier, puisque j'en vis, puisque je fais vivre ma famille...»

Et il n'arrête pas Ferré.

Des tournées de plus en plus fréquentes, seul avec son piano. Des disques de plus en plus immenses, œuvre chaque fois monumentale (*L'Imaginaire* (3 disques), *L'Opéra du pauvre* (4 disques), et là, un tout nouveau coffret de 3 disques, avec, notamment des textes que Jean-Roger Caussimon lui a donnés il y a longtemps).

Nous sommes là assez loin du Ferré de *Graine d'ananas*, de *Paris canaille*, de *Merci mon Dieu*, de *Mon Camarade*, de *M. mon passé*, de *Jolie même* ou même de *Avec le temps*. Et pourtant, c'est le même Léo qui, avec passion, enthousiasme, colère et amour (toujours), ne cesse de répéter: «Je suis un gosse. Parfois, j'ai dix mille ans, mais pas longtemps».

Le même qui, de disque en disque et sur scène, s'adresse à chacun de nous, individuellement. «Je ne peux pas travailler si je me lève le matin en disant: qu'est-ce que je vais dire aux gens... Moi, je ne me suis jamais mis sur une place publique pour dire des choses aux gens... Ça se trouve comme ça... C'est difficile à expliquer. Je sais que je fais quelque chose, alors je devrais savoir que je parle à des gens; mais je ne me pose pas la question. Et à un moment donné, le disque sort, et puis ce n'est plus moi, et puis et puis et voilà...»

Oui, voilà. Tout simplement. Parce que «les gens - ainsi qu'il le chante - il conviendrait de ne les connaître que disponibles à certaines heures pâles de la nuit près d'une machine à sous, avec des problèmes d'homme, simplement des problèmes de mélancolie.

Alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir. Et l'on se dit qu'il est bien tard... Richard, ça va?»

Ferré, c'est toujours mon dernier verre, pour la route. Quand il faut y aller. Quand rien ne va.

Quand on se dit qu'il n'y a rien, plus rien et que l'on sait que, vraiment, il n'y a plus rien. Oui, à ce moment terrible où je réapprends chaque fois que «le désespoir est une forme supérieure de la critique» tout en me répétant que

«la lucidité se tient dans mon froc.»

Ferré, c'est salutaire. Salutaire, parce qu'au bout, hein, il y a la tendresse. La tendresse. Pas la passion qui «peut durer l'éternité d'une seconde», non la tendresse. Tu ne sais pas? C'est comme «des sprints gagnés sur l'écume».

Ferré, demain. Et demain, je t'aime.

● L'Olympia. Du 2 au 14. Rens. Tél: 742.52.86.